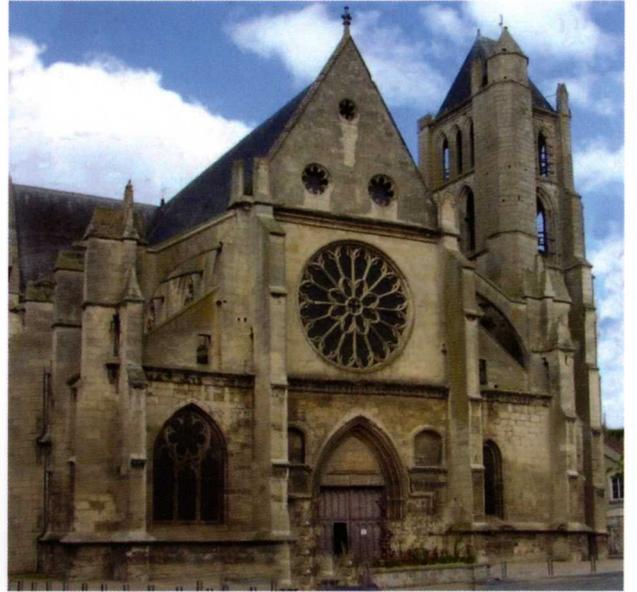


de Pontoise, du Val-d'Oise et du Vexin



Bulletin

N° 87
2022



Quel avenir pour une propriété patrimoniale de Cormeilles-en-Parisis ?

À la fin de l'époque moderne, le centre de Cormeilles-en-Parisis a déjà largement pris l'aspect que nous lui connaissons de nos jours. Le village-rue d'origine médiévale apparaît structuré par la rue Chef de ville - actuelle rue Gabriel Péri - axe sur lequel viennent se greffer plusieurs voies secondaires et quelques constructions isolées. Outre les belles propriétés qui ornent le sommet et les pentes de la butte, plusieurs demeures d'inégale importance sont édifiées sous l'Ancien Régime à l'Ouest du bourg, en direction de Montigny, dans le secteur du Martray et le long des rues Neuve et Pavée.

C'est dans cette dernière, aujourd'hui rue Thibault-Chabrand, que s'élève encore aujourd'hui au numéro 13 une maison bourgeoise que nous souhaitons ici décrire et dont nous voudrions retracer l'histoire.

Plus exactement, notre projet est de proposer à son sujet quelques pistes d'étude dessinant les grandes lignes d'une recherche plus poussée, car les sources s'annoncent plus abondantes que prévu initialement et les problématiques plus vastes que nous ne l'imaginions au début de la réflexion qui a été menée.



Vue de Cormeilles-en-Parisis et de la plaine vers le Sud prise depuis le clocher de l'église dans les années 1900-1910. La maison (à droite) et son jardin sont ainsi replacés dans le contexte du village. (Carte postale, archives du Musée du Plâtre)



Extrait du plan cadastral de Cormeilles en 1820. La maison est localisée à l'entrée de la rue Pavée et près du carrefour de la rue Chef de Ville. (ADVO, 3P 2247, section A, Le Village, 3^e feuille)

La beauté discrète d'une maison bourgeoise de village

En dépit de modifications successives, cette demeure bâtie entre cour et jardin conserve jusqu'à nos jours non seulement les principaux éléments de sa structure et de ses volumes extérieurs d'origine, mais encore l'aspect général du décor des deux façades, bien que celles-ci aient été reprises ultérieurement. Enfin, on peut encore y observer de nombreux éléments liés à l'aménagement intérieur, y compris en ce qui concerne le décor de certaines pièces. Malgré les constructions adventices, le jardin a été maintenu jusqu'à nos jours à peu près dans sa superficie d'origine. Il est encore largement entouré de murs anciens et l'on y trouve plusieurs arbres d'âge vénérable.

La façade côté rue est à la fois imposante et sobre, quoique l'ornementation soit plus élaborée que celle de la plupart des maisons anciennes subsistant aux alentours. Le décor en plâtre est relativement simple¹ et se résume essentiellement à une corniche denticulée, une imposte à triglyphes au-dessus de la porte d'entrée, un perron - certes très modifié au cours du XX^e siècle - construit dans un solide calcaire lutétien. On peut encore noter le léger relief donné à l'encadrement des fenêtres. Signalons aussi les appuis de ces croisées réalisés dans un calcaire lutétien plus tendre que celui du perron, peut-être venu de la vallée de l'Oise via la voie fluviale. La discrétion de cette façade s'explique peut-être par son relatif effacement derrière le mur donnant sur la rue et les deux accès, dont la porte cochère, aujourd'hui disparus. À moins que les éléments de décor n'aient été simplifiés au cours des restaurations et des ravalements successifs.

C'est surtout le décor côté jardin, également réalisé en plâtre, qui apparaît le plus élaboré et le plus soigné. Même si le corps central est un peu déséquilibré par le bloc que constitue la seconde maison, il est agrémenté de deux élégants pavillons latéraux de petites dimensions. La toiture est égayée de jolies lucarnes à la couverture à trois pentes, dite à la capucine. Surtout, la partie centrale, éclairée par des fenêtres réparties de façon régulière de part et d'autre de la porte, est animée par un léger ressaut sur lequel joue la lumière du Sud, vers lequel donne cette partie de la maison. Le tout est surmonté

1 - Il s'agit en réalité de deux maisons : la construction principale à gauche, résidence des propriétaires, à laquelle est accolé à droite un édifice en L ayant servi de maison de rapport pendant une grande partie de son histoire. Le décor extérieur de la seconde bâtisse, beaucoup plus simple, se réduit à une corniche à la mouluration peu travaillée.

d'un fronton triangulaire percé en son milieu d'un œil-de-bœuf sous lequel se trouve une corniche denticulée. Cette composition et ce décor rappellent l'inspiration néoclassique qui préside à l'ensemble de la conception. Tout dans cette demeure évoque d'ailleurs la simplicité élégante de ce style en vogue sous Louis XVI et pendant la Révolution.

Si l'on pénètre à l'intérieur de la maison en ayant à l'esprit les documents d'archives qui la décrivent², on constate que toutes les principales pièces à vivre en usage depuis la fin du XVIII^e siècle jusqu'au milieu du siècle suivant au moins, salon et salle à manger au rez-de-chaussée, grande chambre à l'étage, sont orientées au Sud et donnent sur le jardin. La cuisine ouvre au contraire sur la cour, au Nord. Elle est séparée de la salle à manger par une cloison, et du salon par le couloir qui traverse la maison de la cour au jardin.



Vue de la façade côté rue : la hauteur du sol à la corniche est de 7,88 m. Ici, l'enduit, blanc et pur, est fait de plâtre industriel. Néanmoins, quelques sondages réalisés dans le passé permettent d'entrevoir les couches antérieures. À droite se trouve la seconde maison.



Façade côté jardin : la largeur totale est de 22,18 m, pour une hauteur maximale de 9,19 m. Le perron est de dimension plus réduite que de l'autre côté. Toutefois, le décor, plus conforme à l'état d'origine, est aussi plus élaboré.

2 - Les références des sources sont mentionnées à la fin de ce texte. On pense ici surtout aux inventaires après décès Sobaux (an VIII) et Foulon (1857), ainsi qu'à l'acte de cession Sobaux-Foulon (an XII), dont les références figurent infra.



Ci-dessus : vue de la chambre principale, à l'étage, avec ses boiseries et une glace enchâssée dans le trumeau de la cheminée. Derrière la cloison au fond de l'alcôve (à droite), laquelle abritait un lit, se trouve une petite pièce, ancienne garde-robe ou chambre d'un nouveau-né. L'ensemble, occupé par les réserves du Musée du Plâtre, est en cours de déménagement.



Ci-contre : détail du décor de la chambre principale avec boiseries sculptées et moulures en plâtre.

À l'étage, auquel on accède par un escalier tournant doté d'une rampe de fer aux lignes à la fois sobres et souples, on trouve la vaste chambre des maîtres de maison avec son alcôve, ses boiseries peut-être d'origine et une cheminée surmontée d'une glace, sans doute postérieure de quelques décennies à la construction initiale. Cette disposition existait déjà dans un premier état à la fin du XVIII^e siècle, mais la cheminée, sa hotte et son trumeau ont été refaits entre la seconde moitié du XIX^e et le début du XX^e, certainement à la faveur d'une rénovation générale du bâtiment, sans doute aussi à cause de l'usure. À ce niveau encore, des pièces plus ou moins vastes devaient abriter les autres membres de la famille et la domesticité, en tout un nombre assez réduit de personnes³. Outre les boiseries précédemment citées, quelques éléments de décor anciens sont parvenus jusqu'à nous, des moulures ornant la corniche du salon jusqu'au support de suspension d'un luminaire fixé au plafond de la salle à manger, le tout réalisé en plâtre et susceptible de dater de la fin du XVIII^e siècle. Plusieurs espagnolettes, quelques vitres et des rambardes de fenêtres au décor de lions et de palmettes pourraient remonter au XIX^e siècle, voire plus tôt. Sous les deux maisons s'étendent deux caves où l'on conservait essentiellement du vin, du moins autour de 1800. Si celle de la maison de rapport est relativement petite, celle qui court sous la demeure principale et se poursuit sous une partie du jardin est au contraire très vaste et abritait à l'été 1800 d'abondantes réserves de vin

du cru, le Parisis étant alors connu pour son vignoble qui contribuait largement à l'approvisionnement de la capitale. Cette cave, constituée de trois vaisseaux en plein cintre raccordés l'un à la suite de l'autre pourrait être, au moins pour partie, plus ancienne que la maison elle-même et avoir pour origine la bâtisse vraisemblablement construite au XVII^e siècle qui a précédé le bâtiment actuel.

Enfin, de nos jours, le jardin se déploie tout en longueur en direction du Sud, à partir de la maison, en trois parties : un espace dégagé d'une profondeur de quelques mètres, prolongé par une allée d'arbres assez anciens qui conserve une certaine allure. Plus loin, toujours dans l'axe du logis, une partie en déclivité a dû correspondre dans le passé au potager que décrivent les actes notariés. Ce dernier secteur comportait également des espaliers, dont la présence ancienne est attestée par quelques éléments de fixation toujours visibles sur des murs enduits de plâtre faits de meulière, de grès, de blocs de pierre de réemploi et de plâtras.

Une maison de petits notables au siècle des Lumières

Cette propriété, maisons et jardin, reflète à l'origine les goûts et les aspirations de petits notables de la fin du XVIII^e siècle et de leurs héritiers. Elle traduit notamment l'évolution sociale des propriétaires successifs⁴. On sait qu'elle fut édifée par le couple que formait depuis 1776 le maître chirurgien Louis Sobaux et sa troisième épouse, Marie Anne Dupuis, maîtresse sage-femme. Sobaux, un Picard né aux environs de Laon, s'est établi à Corneilles à la fin de l'année 1761. Après le décès de sa première femme, Louise Marie Tarentaisin, déjà sage-femme et elle-même épouse d'un maître chirurgien, il a approfondi son ancrage dans l'élite locale en s'unissant à Marie Louise Geneviève Delaplace, fille d'un homme de loi demeurant dans le bourg. Le 26 novembre 1783, les Sobaux-Dupuis acquièrent dans la rue Pavée, non loin de leur demeure de la rue Chef de ville, une parcelle construite comportant « une maison, jardin et dépendances ». C'est l'emplacement de l'actuelle maison principale décrite plus haut. Deux ans plus tard, l'ancienne bâtisse est toujours en place, mais on peut supposer qu'elle a disparu avant septembre 1792, date d'acquisition du second terrain. Celui-ci abrite une maison en ruine, qui cède la place avant l'été 1800 à la maison de rapport au plan en L que nous connaissons⁵. Les Sobaux transfèrent rue Pavée leur domicile et l'activité de droguiste en pharmacie du chirurgien, passant de neuf pièces à treize pour ce qui est de la maison principale, le nombre de chambres étant multiplié par deux, ce qui souligne l'importance croissante de la notion d'intimité⁶. Si la salle à manger ne mesure « que » 17,6 m², le salon s'étend sur 31,5 m², et la chambre principale sur près de 20 m², vastes dimensions qui participent du confort de la demeure, tout en soulignant la fonction de réception, voire de représentation que revêtent les lieux, du



On voit ici le limon et les marches probablement en chêne, ainsi que la rampe en fer forgé de l'escalier.

4 - Afin d'identifier les individus cités, on se reportera à l'arbre généalogique qui accompagne cette étude.

5 - Cette maison annexe comporte sans doute dès l'origine un défaut de construction car la porte de communication intérieure entre les deux bâtiments apparaît très inclinée, de même que les planchers de certaines pièces. La présence de fenêtres obturées à une époque ancienne sur la façade côté cour va également dans ce sens.

6 - La maison principale compte cinq chambres.

moins ceux situés au rez-de-chaussée. L'espace considéré dans sa totalité, beaucoup plus vaste que celui de la précédente, est aussi plus clair, avec ses nombreuses fenêtres et, à l'intérieur, plusieurs glaces qui reflètent la lumière. La maison est mieux chauffée, dotée qu'elle est de cheminées, mais aussi de poêles⁷, dans la continuité de la précédente située rue Chef de ville, qui en comptait un dès 1775. Faute d'avoir retrouvé un éventuel devis, on ignore si l'on eut recours pour le chantier de la rue Pavée à un architecte, et a fortiori on ne connaît pas l'identité de cet hypothétique homme de l'art. Plusieurs de ces professionnels ont entretenu un lien avec Corneilles, mais plutôt durant le premier quart du XIX^e siècle. Il s'agit de Pierre-Alexandre Vignon (1763-1828), architecte de la Madeleine, de Jean-Baptiste Leroux (1758 ?-1832) et de François Debret (1777-1850), ce dernier architecte associé à la basilique Saint-Denis. En revanche, à la fin du XVIII^e siècle, un nom apparaît mentionné, celui de Sébastien Jean Duboisterf, beau-père de Vignon. Rien ne permet de supposer qu'il soit intervenu dans le chantier de la rue Pavée. En revanche, les travaux réalisés dans sa propre demeure ont pu inspirer les Sobaux et ceux qui ont travaillé pour eux⁸.

Les Foulon-Sobaux, en voie d'ascension sociale à la fin du XVIII^e siècle et au début du XIX^e, puis de plus en plus installés parmi les familles aisées de Corneilles, entretiennent des liens étroits avec un réseau étendu, lequel renseigne au passage sur les activités médicales ou autres de ses membres. Au fil des décennies, on relève ainsi dans les actes concernant ces familles les noms d'hommes de loi et d'administrateurs corneillais, ainsi que de chirurgiens et de médecins de cette localité et des environs. Ces derniers furent les confrères de Louis Sobaux puis de Pierre Marie Foulon, tous semblant avoir travaillé en bonne intelligence. Enfin, les actes notariés, mais aussi quelques tableaux - représentant peut-être des membres de la famille - mentionnés dans les actes, mettent en évidence, outre une volonté de transmission des biens, un souci de soi et une inscription de la lignée dans la durée.

Compte tenu des éléments en notre possession, on peut proposer des hypothèses à propos du projet qui a présidé à l'aménagement de la propriété et à la construction de la maison. On observe en effet que cette dernière s'inscrit dans un axe Nord-Sud qui va de la butte de Corneilles jusqu'à la plaine aboutissant à la Seine. Le soleil communique sa chaleur aux légumes du potager, aux arbres fruitiers et d'ornement, ainsi qu'aux fruits des espaliers, lesquels bénéficient de la réverbération apportée par l'enduit en plâtre des murs⁹. La lumière du Midi éclaire encore la façade de ce côté, la plus belle sans doute. Elle illumine enfin les pièces de la maison donnant sur le jardin, leur apportant de surcroît un supplément de chaleur à la mauvaise saison. À l'inverse, vu depuis le lointain, et notamment depuis la terrasse de Saint-Germain-en-Laye, l'ensemble formé par les demeures corneillaises et leurs jardins arborés devait constituer un paysage pittoresque au sens que les artistes donnent alors à ce mot. Repérable de loin en raison de la butte qui le domine, le village de Corneilles devenait comme un tableau au sein duquel les trouées blanches des façades apparaissaient çà et là parmi un dense massif végétal. On peut supposer que le chirurgien du siècle des Lumières qu'était Louis Sobaux fut sensible à ce rapprochement entre alimentation, bien-être et esthétique. Une description de Corneilles presque contemporaine de la maison va dans ce sens : elle loue la bonne exposition du bourg, adossé à la butte, situation favorable à la santé car le vent du Nord rafraîchit les ardeurs du Midi auquel le village est exposé¹⁰. De fait, les propriétaires des belles maisons corneillaises sont sensibles à ces caractéristiques, comme le montrent quelques annonces parues dans les journaux. Ainsi, un avis datant d'octobre 1793 montre d'emblée que la vue constitue un atout essentiel, de même que le site sur lequel est construit l'édifice mis en vente. Il est en effet question « [d']une maison particulière, agréablement située et en belle vue », à quatre lieues de Paris¹¹. On semble d'ailleurs assister tout au long du XIX^e

7 - Il y en a deux en 1857, dans la salle à manger et dans la principale chambre à coucher. Le salon est chauffé au contraire par une cheminée, le spectacle du feu et la sensation que procure ce dernier étant très appréciés.

8 - Propriétaire à Corneilles depuis 1778, on lui doit un autel de style néoclassique situé dans l'église paroissiale Saint-Martin.

9 - C'est ce que l'on peut observer aujourd'hui encore à grande échelle aux « murs à pêches » de Montreuil, dans l'Est parisien (Arlette Auduc, *Montreuil, patrimoine horticole*, Paris, Inventaire général, 1999, 40 p.).

10 - Hurtaut et Magny, *Dictionnaire historique de la ville de Paris et de ses environs*, t. 2, Genève, Minkoff reprint, 1973 (1779), 792 p., p. 586.



La maison vue du jardin avec sa double rangée d'arbres. À droite, un aperçu des murs enduits de plâtre. Subsiste au sol le goudron du temps où le jardin servait de cour de récréation à l'école maternelle.

siècle à une préoccupation croissante pour la dimension esthétique du paysage que l'on peut contempler depuis ces maisons. En 1851, il est question d'une « [t]rès belle maison de campagne meublée, avec parc de 6 hectares, à vendre à Corneilles en Paris. Vue admirable »¹². D'après cet échantillon, certes limité, l'importance accordée à l'horizon contemplé depuis les résidences corneillaises, plutôt des résidences champêtres, s'exprime pleinement à partir de la fin du Second Empire. Ainsi, à propos d'une grande et belle maison de campagne localisée 25, rue Pavée, mise en vente en 1865, il est dit que « [l]a vue embrasse tout le panorama de Paris, la Seine, la forêt de Saint-Germain, les bois d'Argenteuil et les coteaux boisés qui dominent Corneilles et qui la séparent de la vallée de Montmorency ». Huit lignes et demie sont consacrées à la maison, tandis que quatre lignes concernent la vue¹³.

Une famille de la Révolution au milieu du XIX^e siècle

Les Sobaux, puis les Foulon, traversent les événements qui vont de la Révolution à la fin du règne de Louis-Philippe à la manière des élites locales, en adoptant une position modérée. Louis Sobaux participe à la rédaction des cahiers de doléances en 1789. Il est aussi présent lors du retour officieux du culte catholique au printemps 1795, jouant là encore le jeu de l'apaisement à la suite de l'épisode de la déchristianisation. Son gendre Pierre Marie Foulon, dont le père, artisan vitrier à Gonesse, fut membre du conseil municipal de sa ville sous la Révolution, est présent au sein de la municipalité de Corneilles sous l'Empire. Il joue à nouveau un rôle actif durant les Cent Jours, ce qui n'empêche pas le préfet de la Restauration de saluer son action l'année suivante, en 1816. Par la suite, Foulon devient maire dès le lendemain des Trois Glorieuses, à l'été 1830, et il le reste jusqu'en 1843, sans éclat particulier¹⁴.

En dehors des faits publics qui se sont passés à deux pas, aux alentours de l'église, quartier qui se situe au cœur du pouvoir local, la maison de la rue Pavée a connu bien des drames intimes : décès relativement précoce des Sobaux au lendemain du mariage de leur fille, disparition prématurée du frère de cette dernière, morts successives de quatre des cinq enfants du couple Foulon, auxquels il ne

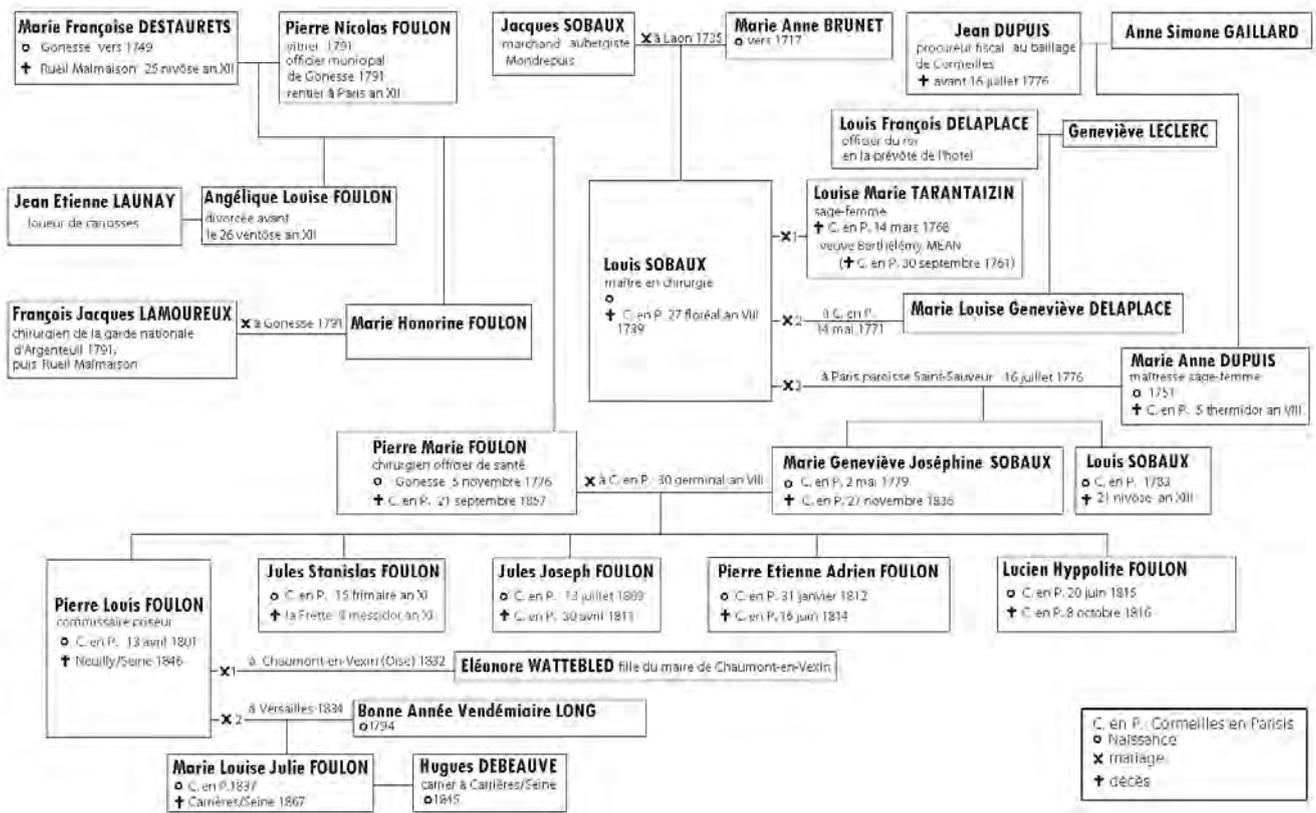
11 - Affiches, annonces et avis divers du *Journal général de France*, 26.10.1793, Supplément. À priori, il ne s'agit pas de la maison appartenant aux Sobaux. En revanche, elle devait être toute proche de celle qui nous intéresse, car la personne chargée de la faire visiter n'est autre que le « citoyen Sobaux, chirurgien ». Les opérations sont également confiées à des proches de ce dernier, Viez et Dupuis.

12 - *Le Constitutionnel*, 26.3.1851.

13 - *Le Pays*, 15.5.1865.

14 - Son beau-frère Jacques Lamoureux, également officier de santé, est pour sa part attaché au service du personnel du domaine de Malmaison entre l'an XII et 1828 (Bernard Chevallier, *Malmaison, château et domaine, des origines à 1904*, Paris, éditions de la RMN, 1989, 475 p., p. 62. Lamoureux, *Revue de l'Empire*, 1845, pp. 199-201).

reste en définitive qu'un fils, mort lui-même à 46 ans, avant son père. D'un autre côté, Pierre Marie Foulon et sa femme vivent un temps en famille rue Pavée, puisque leur fils, sa femme et sa fille s'y établissent au début du mariage du jeune couple. Les sources font état par ailleurs des liens plus ou moins étroits qui unissent les Foulon à l'élite de la localité et des environs. On vit assez simplement dans cette maison qui compte au plus deux domestiques en permanence, et dont le décor et le mobilier sont en apparence dépourvus d'ostentation. La relative aisance des Foulon ne les empêche pas de compter sur le loyer de la seconde maison, ce qui les conduit à partager une partie de l'espace avec un autre ménage¹⁵. Cette seconde demeure abrite au moins durant le second quart du XIX^e siècle la perception des contributions directes de la commune, le fonctionnaire et sa famille logeant au-dessus du bureau¹⁶. Cette construction a été d'emblée aménagée de façon à être séparée de la maison principale, ce qui permettait à un autre ménage d'y vivre de façon indépendante. La modestie de l'intérieur de la demeure principale n'est pas en contradiction avec un mode de vie bourgeois : l'inventaire après décès du docteur Foulon, dressé il est vrai alors que l'homme, âgé, vit en compagnie d'une domestique sans doute guère plus jeune que lui, ainsi qu'une autre source constituée par un état des lieux quasiment contemporain, révèlent un mobilier sobre. Il n'en demeure pas moins qu'en 1856 la maison comporte un billard, dans une pièce décorée d'un papier peint « représentant des paysages ». On trouve encore plusieurs beaux meubles et objets de valeur, à défaut d'un décor plus abondant ou d'une vaste bibliothèque. Le grand jardin, avec ses sycomores - remplacés plus tard par les actuels marronniers - participe aussi du charme et du statut de la propriété. L'ensemble, visiblement peu entretenu dans les dernières années de Pierre Marie Foulon, est vendu en 1851, six ans avant la mort



Arbre généalogique des familles Sobaux et Foulon (milieu XVIII^e siècle - milieu XIX^e siècle).

15 - En ce sens, la maison apparaît aussi comme le centre d'une entreprise familiale. Les patients de Sobaux, puis de Foulon, payant les consultations en différé, le chirurgien ou l'officier de santé doivent trouver d'autres sources de revenu : rentes, achat de terres - d'où le stockage de vin - et location de la seconde maison. Ils parviennent ainsi à résoudre le problème des professionnels de la médecine avant le XX^e siècle, lesquels vivent difficilement de leur travail faute de solvabilité d'une partie de leur clientèle. La propriété apparaît donc à la fois comme une résidence et le siège d'une entreprise commerciale multiforme, en quelque sorte.

16 - Un acte du 28 germinal an XII parle d'une maison de vigneron à l'origine, sans que l'on sache si ceci désigne un type d'habitation ou si de fait une famille en lien avec le travail viticole habitait alors les lieux.

de l'ancien officier de santé. À cette dernière date, le mobilier et les objets sont dispersés, donnés et surtout vendus au profit de la petite-fille du défunt, ainsi que celui-ci l'avait demandé.

Après les Foulon (milieu du XIX^e siècle à nos jours)

L'histoire ultérieure des lieux, de leur usage et de leur aménagement est moins connue et reste à explorer. Résumons ceci à grands traits : après trois quarts de siècle entre les mains d'une même famille jusqu'à la fin des années 1850, viennent quarante-cinq années au cours desquelles plusieurs propriétaires se succèdent. De cette époque mal connue subsistent néanmoins à l'heure actuelle des éléments de décors importants, en particulier, au sol, des carreaux de ciment - procédé inventé dans les années 1850 - et plusieurs cheminées, notamment celle de style néo-gothique qui se trouve dans l'une des pièces du rez-de-chaussée. La période suivante voit l'affectation de la maison au public, le bâtiment abritant pendant soixante ans les locaux d'une école maternelle à partir de 1934. Enfin, durant les vingt-cinq ou trente dernières années, la demeure a hébergé le Musée du Plâtre, et pour finir les seules réserves de celui-ci lorsque les collections ont rejoint pour quelques années l'ancienne maison de campagne de la famille Thibault-Chabrand, un peu plus haut dans la même rue.



Détail du pavage style néo-gothique en carreaux de ciment dans le vestibule du rez-de-chaussée, fin XIX^e ou début du XX^e siècle.

Et demain ?

On l'aura compris, l'ensemble de la propriété présente un réel intérêt architectural, historique, sans doute archéologique, environnemental aussi. Or, les réserves du Musée du Plâtre devant quitter les lieux prochainement, on s'interroge de façon brûlante sur l'avenir de cet espace qui, à la date où nous écrivons, serait toujours la propriété de la commune de Cormeilles-en-Parisis.

Cette maison et ce jardin apparaissent comme les témoins de modes de vie, ainsi que de façons de penser et d'agir différentes des nôtres, ancrées dans une société et un espace. Différant très largement de celles en vigueur à l'heure actuelle, ces façons d'être au monde ne sont compréhensibles que parce qu'elles sont associées à un lieu spécifique.

Nous souhaitons donc inciter ici à la protection de cette propriété, mais aussi à son étude. Même si la demeure ne relève pas de la catégorie des maisons de campagne à proprement parler, sa présence au milieu d'autres ensembles immobiliers ayant relevé dans le passé de cette catégorie nous conduit à suggérer l'étude générale de ce thème, qui concerne toute l'Île-de-France, en intégrant les dimensions esthétiques et environnementales de l'insertion de ces résidences dans l'espace. La priorité en ce qui concerne Cormeilles, à notre sens, consiste en l'étude des lieux, considérés comme un tout. Ceci implique leur préservation, voire leur restauration. Dans un deuxième temps, tout en étant réaffectés à d'autres fonctions, ils pourraient être conservés comme modèle de réflexion, voire comme source d'inspiration dans le contexte de la nécessaire transformation du rapport à l'espace qui nous entoure, dont nous faisons tous les jours l'expérience.

En effet, à l'image de la capitale, la banlieue aussi peut et doit préserver son histoire et ses paysages. Sans doute convient-il de le rappeler, à l'heure où les opérations immobilières se multiplient dans

toute la région. À travers ce texte, nous espérons avoir attiré l'attention sur le cas particulier d'une propriété cormeillaise, mais aussi, de façon plus générale, sur le lien étroit qui associe sauvegarde du patrimoine et protection de l'environnement. Loin d'être élitiste, la démarche à laquelle nous invitons doit se faire au bénéfice de tous, locaux et visiteurs, de tous milieux.

Jacques Hantraye et Ivan Lafarge

Sources et bibliographie

Ce texte ayant été rédigé dans l'urgence, les lignes qui précèdent sont nécessairement incomplètes. On n'a utilisé ici qu'une partie des actes notariés disponibles. À priori, la majeure partie du dossier correspond à trois études réparties entre Cormeilles, Franconville et Paris.

Sources

- *Archives départementales du Val-d'Oise (ADVO)*
- 3 P 220-222 : plans et matrices cadastraux en ligne de Cormeilles-en-Parisis.
- 3 E : registres paroissiaux et d'état civil en ligne : principalement ceux de Cormeilles-en-Parisis, mais aussi ceux des autres localités mentionnées sur l'arbre généalogique.
- 9 M 477 : dénombremments et recensements de population, Cormeilles-en-Parisis, XIX^e siècle.
- 2 E : archives notariales, étude de Cormeilles : 2 E 28-24, inventaire après décès Sobaux-Delaplace, 22.9.1775 et vers 1800 ; 2 E 28-40, inventaire après décès Sobaux-Dupuis, 28 thermidor an VII ; 2 E 28-44, cession par Louis Sobaux jeune aux époux Sobaux-Foulon, 28 germinal an XII ; 2 E 28-141, inventaire après décès de Pierre Marie Foulon en date du 29.9.1857 et documents associés.
- Étude de Franconville : 2 E 33-68, acte de vente Delaplace-Sobaux, 2.9.1792.
- *Archives du Musée du Plâtre* : dossier concernant la propriété 13, rue Thibault-Chabrand, notamment des copies d'actes notariés (1902-1934).
- *Notes de Mme Françoise Devaux* au sujet de la propriété Duboisterf, de Cormeilles.

Bibliographie

- Bellamy-Brown (Sybille), « L'inventaire après décès de Jean-Baptiste Leroux, architecte de la maison du roi : un reflet de la condition sociale de l'architecte sous la Restauration », *Livraisons d'histoire de l'architecture*, N°5, 1^{er} semestre 2003, pp. 9-24.
- Bennezon (Hervé), *Montreuil sous le règne de Louis XIV*, Paris, les Indes savantes, 2009, 491 p.
- Berthieu (René), Ducœur (Gérard) et alii, *Histoire de Cormeilles-en-Parisis*, Paris, Agence régionale d'édition pour les municipalités, 1982, 271 p.
- Bleicher (Manon), Malon (Martin) et Venard (Aymeric), *Maison Thibault-Chabrand*, projet de fin d'études, licence professionnelle *Préservation et Mise en Valeur du patrimoine bâti*, Université Cergy-Pontoise, 2015, 64 p. (+ annexes).
- Bouland (Thierry) et Charpentier (Frédéric), *Plâtre*, mémoire soutenu à l'École d'architecture de Paris La Villette, 1999, 343 p.
- Bylwès (Philippe) et alii, *Saint-Martin de Cormeilles-en-Parisis. Aux racines du gothique*, Cormeilles-en-Parisis, Association pour la Sauvegarde de l'église Saint-Martin de Cormeilles-en-Parisis, 2008, 96 p.
- Delorme (Émile), *Histoire de Cormeilles-en-Parisis*, Paris, Le Livre d'histoire, 2005 (1907), 272 p.
- Farion (Vincent), « 13, rue Thibault-Chabrand, histoire d'une maison cormeillaise », *Fer de Lance (Bulletin du Musée du Plâtre)*, N°14, janvier-février 1996, pp.10-11.
- Lafarge (Ivan), *Le plâtre dans la construction en Île-de-France*, thèse de doctorat d'histoire des techniques de l'Université de Paris I, 2013, 612 p. (+ annexes p. I-XII).
- Le Dantec (Tiffanie), *Les façades enduites en plâtre d'Île-de-France*, thèse de doctorat de l'Université Paris-Saclay, 2019, 555 p. (+ annexes).
- *Sauvegarde d'une maison traditionnelle à Cormeilles-en-Parisis (Val-d'Oise)*, Musée du Plâtre, 2021, 7 p.
- Waro (Françoise), *La vie quotidienne dans le Vexin au XVIII^e siècle*, Cergy-Pontoise, Éditions du Valhermeil, 1992, 543 p.

Sauf mention contraire les clichés proviennent des archives du Musée du Plâtre.

L'arbre généalogique a été réalisé par Simone Saguez. Qu'elle en soit ici vivement remerciée.